

Compte-rendu, concert. La Roque d'Anthéron. Abbaye de Silvacane, le 13 août 2017. F. Mompou. M. de Falla... Luis Fernando Pérez, piano

Compte-rendu, concert. 37ème Festival de la Roque d'Anthéron. Abbaye de Silvacane. Le 13 août 2017. F. Mompou. M. de Falla. E. Granados, I. Albéniz . Luis Fernando Pérez, piano. Espagnol jusqu'au bout des ongles, Luis Fernando Pérez est un artiste unique qui ne cesse d'émerveiller le public du monde entier en interprétant les compositeurs les plus rares de la péninsule ibérique mais il excelle également plus classiquement dans Chopin. Ses enregistrements espagnols de Padre Soler en passant par Granados et De Falla nous ravissent avec un tout nouveau CD consacré à Mompou qui est une pure merveille. Loin des oppositions régionales, il enseigne à Madrid et Barcelone.

Pérez ou le mouvement fait piano

récitation dans le très gracieux cadre du cloître de l'Abbaye de Silvacane affichait complet. Voir ce diabolique pianiste jouer est un spectacle enthousiasmant. La quarantaine flamboyante, Luis Fernando Pérez prend possession de l'espace



autour de lui et nul ne sait si ses mains sont deux ou plusieurs ni comment il entre et sort du piano à volonté. Ce qui est certain c'est que dès son arrivée au piano, il est habité par la musique complexe et un peu difficile d'accès de Mompou ; nous sommes entraînés avec sa fougue dans un univers de danses, de gestes et de mouvements ondulants irrésistibles. La musique de Mompou est complexe en ce qu'elle va à l'essentiel et élimine le superflu pianistique. Musique d'ambiance qui véhicule la vie même en ses éléments disparates mais tous importants, sans enchainements logiques. Puis Granados nous fait entrer dans une Espagne populaire revue par une intelligence rare et magnifiée en rythmes et couleurs éblouissantes. De Falla avec son Amour sorcier (El Amor Brujo) fait du piano une scène de théâtre complète.

Rien jamais n'est statique, tout est mouvement chez Luis Fernando Pérez, capable de terminer un trait incroyablement fulgurant d'une main crochue. Il se fait un jeu d'enfant des superpositions les plus audacieuses, des contre-temps les plus imprévisibles, des nuances fulgurantes les plus extrêmes et des harmonies les plus inattendues qui sont la vie même. Les couleurs sont saturées ou diaphanes et les phrases précises ou alanguies à souhait. C'est sa main gauche qui peut avoir une implacabilité diabolique, la main droite semblant danser au bord de l'abîme avec une grâce infinie. Luis Fernando Pérez fait sienne la technique redoutable, joue sur les ambiances les plus contrastées, les couleurs vont du plus inquiétant au plus lumineux, sans nous laisser reprendre haleine. La danse rituelle du feu qui conclue la suite de l'Amour sorcier est un embrasement d'une fulgurance pianistique rare. Navarra

d'Albeniz conclut ce récital incroyable avec panache et élégance. Le jeu physique de Luis Fernando Pérez est unique et la poésie forte qu'il incarne avec brio, reste dans les mémoires comme un moment de totale fulgurance. Un grand artiste, très incarné, qui symbolise la beauté et la puissance d'expression de son Espagne natale comme personne aujourd'hui et avec une joie de vivre communicative.

Compte rendu concert. 37 ième Festival de la Roque d'Anthéron. Abbaye de Silvacane. Le 13 août 2017. Federico Mompou (1893-1987) : Scènes d'enfant, cris dans la rue ; Enrique Granados (1867-1916) : Danses sur des thèmes populaires espagnols, ext. ; Manuel de Falla (1876-1916) : L'amour sorcier, suite pour piano ; Isaac Albéniz (1860-1909) : Navarra ; Luis Fernando Pérez, piano.

**Compte-rendu, concert. 37ème
Festival de la Roque**

d'Anthéron. Abbaye de Silvacane, le 14 août 2017. Beethoven. Schubert. Adam Laloum

Compte rendu concert. 37 ième Festival de la Roque d'Anthéron. Abbaye de Silvacane. Le 14 août 2017. Beethoven. Schubert. Adam Laloum. A 30 ans, le pianiste Adam Laloum est un musicien qui atteint une profondeur d'interprétation incroyable. Je dis musicien car j'ai eu la chance de l'entendre en tant que chambriste, soliste avec orchestre et en récital. Ses enregistrements sont extrêmement équilibrés entre musique de chambre, avec en particulier le Trio « Les esprits » et de très beaux récitals. Sa qualité d'écoute est sidérante, dépassant largement celle d'un simple pianiste. C'est au cours de ce récital de piano dans l'intimité du Cloître de l'Abbaye de Silvacane que sa fine musicalité a semblé se développer davantage. La disposition du piano de biais dans un coin dégage pour une partie du public, la vue des mains, le visage de profil et pour l'autre le visage du pianiste de face. Le pianiste et son instrument sont donc comme protégés par cette encoignure. J'ai vu ses mains et ses mouvements créant l'intimité avec le piano : c'est beau. Mais je crois que le plus émouvant est la vision de son regard quand il joue. Ce regard vient des profondeurs et va loin.

**Adam Laloum en maître des
émotions partagées**



Et si l'émotion qui naît à l'écoute de son récital est si particulière, je crois que c'est bien ce regard intérieur, et qui nous entraîne si loin, qui la rend si forte. Je ne parlerai pas de piano, les ingrédients de sa pâte sonore sont de grande

qualité, ses couleurs variées, ses nuances creusées et ses phrasés, très bien conduits au plus profond des phrases. La faculté qu'il a d'habiter les silences, de laisser vivre le son jusqu'à son terme avec respect avant de reprendre... est une qualité bien plus précieuse encore. Toute l'organisation des plans sonores est d'une grande lisibilité. Ce qui touche tant le public est probablement cette manière d'être invité si intimement à partager sa vision poétique et son interprétation si profondément humaniste des messages du compositeur.

Des deux sonates de Beethoven, « la Pathétique » et la « Waldstein », je voudrais dire combien c'est le dernier mouvement de la « Waldstein » qui m'a bouleversé. Adam Laloum prend tout son temps et met le poids qu'il convient dans l'Adagio molto pour créer un monde sombre, complexe dans ses harmonies riches, et qui contient bien des douleurs. Une pâte admirablement souple et lourde qui bouleverse par des irisations pénétrantes. La sublime mélodie du dernier mouvement naît de cette ombre si complexe pour apporter la lumière de l'espoir. En qualité, cet espoir quasi délirant est la même que celui de Florestan au fond de son cachot. Cet espoir que chacun veut entrevoir, même dans la plus grande terreur. Tout est ensuite une construction de la volonté arquée vers cet idéal de beauté et de lumière. Le bonheur menacé bien souvent mais qui est rêvé profondément avant d'être entrevu et saisi de justesse. La suprématie du sens sur le simple son est comme une évidence merveilleuse. La partie centrale fuguée est d'une force de conviction incroyable. Adam Laloum en sort lui-même transfiguré, le public abasourdi par ce chemin victorieux, mais de peu, vers la lumière lui fait un

véritable triomphe.

La suite du programme est de la même eau. Celle du compagnonnage dans **le monde si extraordinairement poétique du Schubert des dernières Sonates**. Justement dans la D.958, le chant est partout, les rythmes sont d'une élégance rare et le tout est d'une impression d'évidence. Et toujours cette manière unique de respecter le son avec des silences si habités. Très reconnaissant pour ce merveilleux voyage le public a applaudi chaleureusement le musicien épuisé mais heureux qui a encore sacrifié aux bis... toujours avec Schubert !

Compte rendu concert. 37ème Festival de la Roque d'Anthéron. Abbaye de Silvacane. Le 14 août 2017. Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate n° 8 en ut mineur op.13 « Pathétique » ; Sonate n°21 en ut majeur op. 53 « Waldstein ». Frantz Schubert (1797-1828) : Sonate n°21 en ut mineur D.958. **Adam Laloum, piano.**

**Compte-rendu concert.
Chorégies 2017. Orange.
Théâtre Antique, le 4 août
2017. G. Holst : Les
Planètes. Orchestre National**

de France. Jesko Sirvend.



Compte-rendu concert.
Chorégies 2017. Orange.
Théâtre Antique, le 4 août
2017. G. Holst : Les
Planètes. Orchestre National
de France. Jesko Sirvend.
Belle idée de proposer au
public un concert sous les
étoiles du ciel provençal
avec la musique des Planètes
de Gustav Holst. Le public

certes moins nombreux que pour Aida est venu emplir confortablement le vaste théâtre à cette invitation. La projection d'images est en fait un film construit et ce concert est d'avantage apparenté à un ciné-concert de grand luxe, qu'à une projection grandiose sur la totalité du Mur antique. Le film américain mettant en mouvement des images de la NASA est en fait un peu trop sérieux et scientifique et manque de poésie. Pas une image qui ne vient changer l'ordonnancement exact des Planètes. Et la taille de l'image est parfois trop étroite pour contenir la planète alors que le mur est si vaste.

C'est donc **l'Orchestre National de France** avec une splendeur sonore de chaque instant qui a fait souffler le vent épique, a diffusé la grâce subtile, a susurré l'étrangeté envoûtante ou a su faire exploser les bulles de l'espièglerie, sans oublier de faire sonner fortissimo la splendeur de Jupiter. La direction de **Jesko Sirvend** est riche en subtilités. Le chef allemand connaît la partition par cœur et la dirige en semblant donner à chaque instrumentiste de l'orchestre, la clef qui lui permet des sonorités somptueuses dans des phrasés ailés et confortables. Les nuances sont subtilement amenées et l'acoustique du Théâtre Antique permet une écoute attentive et délicate.

Un bien beau concert qui a permis de déguster les sonorités chaudes des bois, éthérées des flûtes, rutilantes des cuivres, et des cordes absolument lumineuses et profondes. N'oublions pas les percussions très fêtées par la brillante orchestration de Holst. Ni la subtilité des deux harpes.

La trop courte intervention des chœurs féminins en final, et hors vue, a apporté une magie subtile qui termine avec une impression d'inachevé et de plénitude ce voyage parmi les planètes sœurs de notre terre dans notre système solaire.

En bis le chef a proposé une orchestration, peut être une peu solennelle, de Clair de Lune de Debussy. D'autant plus en situation que notre beau satellite délaissé par Holst dans sa suite préparait sa sensuelle plénitude dans le ciel nocturne et caniculaire.

Compte-rendu concert. Chorégies 2017. Orange. Théâtre Antique, le 4 août 2017. Gustav Holst (1874-1934) : Les Planètes, Suite pour grand orchestre en sept mouvements. Chœurs d'Angers-Nantes Opéra ; Chœur du Grand Opéra Avignon ; Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo ; Chœur de l'Opéra de Toulon ; Coordination des Chœurs : Stefano Visconti ; Orchestre National de France ; Direction Musicale : Jesko Sirvend.

**Compte rendu, opéra. Orange.
Chorégies 2017. Théâtre
Antique, le 2 août 2017.**

VERDI : Aida . Rachnelishvili, Arrivabeni, Fourny .



Compte rendu, opéra. Orange.
Chorégies 2017. Théâtre Antique,
le 2 août 2017. VERDI : Aida .

Rachnelishvili,
Arrivabeni, Fourny. Une soirée
aux Chorégies d'Orange est
toujours un moment d'exception.
Partager avec 8500 spectateurs,

les émotions d'un très grand opéra est un moment inoubliable. Savoir qu'un risque pèse sur l'avenir de ces Chorégies qui datent de la fin du XIXe siècle est insensé en 2017. Il paraîtrait que les banques ne veulent pas soutenir cette entreprise pourtant si peu subventionnée et forte pour la cohésion sociale. Car les Chorégies font de grands efforts pour accueillir un large public bien au delà des maisons d'opéra traditionnelles. Le public est multicolore, passionné, il a une qualité d'écoute incroyable. La magie de l'acoustique des lieux force l'admiration. Radios et télévisions diffusent les spectacles sur la planète entière.

Triomphe d'Amneris



Aida est certainement le chef-d'œuvre de Verdi qui est le plus à son aise dans ce lieu mythique. Nous avons eu la chance de le voir représenté ici à plusieurs reprises.

Si cette production n'est pas la plus parfaite elle ne manque pas de... grandes qualités. Tout d'abord il faut peut-être oser changer le titre de l'opéra et mettre en lumière **la fabuleuse princesse Amneris d'Anita Rachnelishvili**. Les Français connaissent bien cette fabuleuse mezzo-soprano à la voix magnifique et au jeu profond qui les a envoûtés avec en particulier une Carmen magnifique à Bastille et une Dalila sensuelle et vénéneuse. Son Amneris est incroyablement juste. Jamais l'amour total de cette jeune femme n'a eu cette évidence. Son imploration à l'amour est faite d'une voix céleste de douceur. Dans sa colère, l'amour blessé sourd et face à sa rivale, elle reste noble et respectueuse. Dans le dernier duo avec Radamès, le jeu est admirable et lorsqu'elle se retrouve implorante à ses pieds sa souffrance à être dédaignée est poignante. La voix de la mezzo soprano géorgienne est immense et capable de nuances subtiles. Les couleurs sont d'une richesse incroyable. Et la fluidité de ses phrases chantées avec délicatesse, est un vrai régal. Son incarnation de la princesse Amneris est complète et subtile loin de la virago trop souvent entendue.

Sa rivale, Aida, est incarnée par la jeune soprano américaine **Elena O' Connor**. Son physique fragile et noble et son jeu sont envoûtants. La voix est encore trop jeune pour ce rôle mais on devine des moyens adéquats en devenir et qui s'épanouiront dans un autre lieu et avec une direction musicale plus attentive. Rendons hommage à cette artiste très courageuse qui a sauvé la production in extremis. Accepter une prise de rôle si risquée à Orange est remarquable. **Marcelo Alvarez est un Radamès un peu fruste scéniquement** et vocalement. La lumière de son timbre de rêve donne de la jeunesse à l' amoureux et il semble s'en contenter. Mais son art plus subtile se révèle

dans le dernier acte, où face aux deux femmes de sa vie : Amneris qu'il dédaigne et Aida qui devient son unique obsession, le général égyptien chante et joue avec intensité. L'Amonastro de **Quinn Kelsey** est vocalement et scéniquement à la hauteur de ce rôle tout d'une pièce, machine à briser la vie autour de lui. La belle voix du baryton hawaïen s'épanouit dans les emportements et les fulgurances du bord du Nil. **Le grand prêtre de Nicolas Courjal est impressionnant d'autorité.** Le messenger de Remy Mathieu a une belle présence vocale et en quelques mots fait naître une véritable émotion. La grande prêtresse de Ludivine Gombert est très belle et sa voix passe bien avec un effet de lointain très subtilement rendu avec les harpes psalmodiant. Seul le Roi totalement hors propos est à oublier.

L'admirable travail des chœurs sous la coordination de Stefano Visconti permet une puissance vocale qui force l'admiration. La réunion de quatre chœurs d'opéra en une entité parfaite reste l'une des magie des Chorégies. L'Orchestre National de France a été dans un grand soir avec des violons divins et des bois très émouvants. Tout particulièrement le hautbois de Nora Sismondi et les quatre flûtes sans oublier la clarinette basse de Renaud Guy-Rousseau. La parfaite acoustique du Théâtre antique a permis de se délecter des sonorités si belles de l'orchestre.

La direction de Paolo Arrivabeni ne nous a pas convaincu. Il a semblé concentré sur la splendeur de son orchestre sans faire ce lien si fondamental avec le plateau. Insensible aux chanteurs, il a par sa rigidité à maintenir un tempo lent mis en difficulté Marcelo Alavares dès son redoutable « Celeste Aida ». Le stress perceptible chez le ténor l'a mis en grande difficulté. Le chef s'est révélé également sans soutien pour la fragile Aida d'Elena O'Connor. Jamais il n'a cherché à adapter les nuances de son orchestre aux voix. À Orange, c'est criminel. Quelle pitié alors qu'Aida marche sur le tour de l'orchestre et vient chanter à côté du chef « Patria mia » de constater le peu d'empathie du chef, son absence de phrasés

commun et pour finir ne pas lui permettre de s'épanouir sur son contre ut. Rudes moments que ce chef a imposé aux chanteurs, lui toujours rivé à sa partition et son tempo !

La mise en scène de Paul-Émile Fourny joue sur deux époques. Cela lui permet de rendre hommage à Mariette l'égyptologue qui a inventé le scénario. Cela n'est pas une nouveauté mais fonctionne bien. Les décors et les costumes de Jean-Pierre Capeyron et Giovanna Fiorentini sont élégants et le mélange du XVIII ième siècle pré-napoléonien et de l' antique égyptien générique est pertinent.

Les lumières de Patrick Méeüs sont très efficaces et belles, du grand soleil du triomphe à la délicate nuit du bord du Nil. La chorégraphe de Laurence May-Bolsingner propose des choses intéressantes dans le refus d'antiquisation et cet univers du retour d'Egypte à Paris. Le ballet des soldats napoléoniens réduits à des automates sent l' antimilitarisme mais en quoi cela soutient t-il le propos de l'opéra ?

L'Aïda 2017 des Chorégies restera celle d'Amneris dans l'interprétation très subtile d'Anita Rachnelishvili en une incarnation tout à fait inoubliable.

Compte rendu opéra. Orange. Chorégies 2017. Théâtre Antique, le 2 août 2017. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Aïda, Opéra en quatre actes, livret d'Antonio Ghislanzoni d'après une intrigue d' Auguste-Edouard Mariette, crée au Caire, opéra khédival le 24 décembre 1871. Mise en scène : Paul-Émile Fourny ; Scénographie : Benoit Dugardyn ; Costumes : Jean-Pierre Capeyron et Giovanna Fiorentini ; Lumières : Patrick Méeüs ; Chorégraphie : Laurence May- Bolsingner ; Le Roi d'Egypte : José Antonio Garcia ; Améris , sa fille : Anita Rachnelishvili ; Aïda : Elena O' Connor ; Radamès : Marcelo Alvarez ; Ramfis : Nicolas Courjal ; Amonastro : Quinn Kelsey ; Un messenger : Remy Mathieu ; La voix de la Grande Prêtresse

: Ludivine Gombert ; Chœurs d' Angers-Nantes Opéra ; Chœur du Grand Opéra Avignon ; Chœur de l' Opéra de Monte-Carlo ; Chœur de l'Opéra de Toulon ; Ballet du Grand Opéra Avignon ; Ballet de l' Opéra-Théâtre de Metz ; Coordination des Chœurs : Stefano Visconti ; Orchestre National de France ; Direction Musicale : Paolo Arrivabeni.

Photo : Philippe Gromelle

**Compte-rendu, opéra.
Toulouse. Capitole, le 13
juin 2017. Meyerbeer : Le
Prophète. Claus Peter Flor /
Stefano Vizioli.**

Compte-rendu, opéra.
Toulouse. Capitole,
Meyerbeer : Le Prophète.
Jusqu'au 2 juillet.
Nouvelle production.
Stefano Vizioli, mise en
scène. Claus Peter Flor,
direction musicale. Pour
terminer la saison 16-17,
présenter un ouvrage
rare, oublié et décrié
était un pari osé.
Nombreux sont ceux qui
sont venus, et de loin,
pour voir le chef d'œuvre
de Meyerbeer si rarement
monté aujourd'hui. Le
Grand Opéra à la
française au milieu du
XIXème siècle s'est
imposé, on le sait à
Rossini, à Verdi et même
à Wagner. On ne mesure
probablement pas ce que
pouvait représenter ces
canons de beauté reconnus



dans le monde comme un sommet de l'art, et pourtant cela a été
le cas. Et ce Prophète a été encensé par la critique et porté
aux nues par un public longtemps renouvelé. Nul ne sait
l'avenir pour cette partition fleuve dont nous avons eu une
version quasi intégrale avec les ballets ! Ce soir elle a
entraîné le public vers l'enthousiasme.

Pari réussi au Capitole : Le Prophète est un triomphe !



Le maître d'œuvre le plus important est le chef, **Claus Peter Flor**, à la tête d'un orchestre du Capitole galvanisé par le défi. La direction, vive et contrastée du chef allemand est une véritable cure de jouvence pour la partition si riche de Meyerbeer. Le style musical est retrouvé par Claus Peter Flor et... la messe est dite. Les chœurs et les chanteurs, tous de se sentir soutenus par des sonorités si belles, des accents vigoureux, des phrasés larges, des couleurs inouïes et des nuances subtiles, n'ont plus qu'à chanter de leur mieux. Et c'est ainsi tout simplement que cela c'est passé. Chaque chanteur a donné le meilleur de sa voix, et nous décrirons

leur splendeur, le chœur a nuancé ses parties avec art, avec une mention particulière pour l'intervention de la maîtrise qui crée un moment de pure magie. Le chant a régné en maître.



Le rôle écrasant de Jean, le Prophète, exige un ténor lumineux capable de manier la foule et d'être un chef de guerre, comme d'être plein de tendresse filiale. Il doit posséder une quinte aiguë très sollicitée et un usage parfait de la voix mixte. Il y bien peu de prétendants au trône ! L'américain **John Osborn** est tout simplement parfait. Sa prestance physique et vocale impressionne. Les prouesses vocales, avec une note tenue puis

enflée dans le grand final, mériteraient d'être détaillées. On ne peut que conseiller d'aller en salle vivre l'effet de cette voix de ténor dans un rôle à sa mesure, il est fantastique.

La Fidès de **Kate Aldrich** est vocalement épatante, sonore sur toute la tessiture meurtrière. N'oublions pas que ce rôle (la mère du Prophète Jean) a été écrit sur mesure pour Pauline Viardot ! Kate Aldrich a toutes les notes du rôle sur un ambitus dépassant largement une voix de mezzo-soprano. Dans le duo avec Berthe, la rencontre des harmoniques des deux voix produit un effet incroyable. Face à son fils, elle est aussi vaillante vocalement que le ténor. Du grand, de l'immense chant, déployé avec opulence.

Mais c'est peut être la fiancée de Jean, Berthe, incarnée par **Sofia Fomina** qui fera l'effet le plus émouvant sur le public. Voix de soprano qui éclate d'un brillant solaire avec des harmoniques d'une profondeur rare. L'engagement de la soprano russe est total et avec une telle énergie ; elle met son rôle presque à égalité avec le couple mère-fils infernal. Cette voix qui a été Reine de la Nuit et Zerbinetta a un brillant dans les aigus qui enrichi de lumière toute la tessiture mais le medium et le grave ont une assise harmonique d'un moelleux superbe. L'homogénéité du timbre est merveilleuse. Elle pousse jusqu'au sacrifice une énergie de vie, un élan juvénile qui contraste magnifiquement avec la noirceur de l'histoire.

Dans cet opéra, le rôle du méchant est un trio d'Anabaptistes des plus effrayants. **Mikeldi Atxalandabaso** en Jonas, **Thomas Dear** en Mathisen et **Dimitry Ivashchenko** en Zacharie, sont tous trois superbes ; ils s'imposent même face aux autres grands rôles dans les ensembles. Ce qui crée une émulation des plus excitantes. Les autres rôles tous issus des chœurs du Capitole sont absolument incroyables de présence vocale dans un environnement si superlatif. Seul Leonardo Estévez en Comte d'Oberthal est un peu pâle. Impeccablement préparés par **Alfonso Caiani**, la Maîtrise et le Chœur sont magnifiques : ils

ont bénéficié d'une ovation particulière et bien méritée du public.



La mise en scène de Stefano Vizioli est très habile. Fidèle aux didascalies, elle simplifie et va à l'essentiel afin de dynamiser le jeu. Le résultat de ce travail en profondeur est lisible et fluide. Tout respecte voir ennoblit la musique. Il a renoncé à grimer la belle et jeune Kate en vieille mère. Cela rend le couple mère-fils encore plus œdipien ...

Les décors d' Alessandro Ciammarughi, sont tour à tour émouvants (le blé de l'acte un), majestueux (le Sacre) ou terrible (les pendus, le cachot), enfin le bûcher final est superbe. Les lumières de Guido Petzold sont admirables de réalisme comme de fantastique, sculptant l'espace avec intelligence. Les costumes d'Alessandro Ciammarughi sont subtils et beaux avec des maquillages de morts-vivants pour le

dernier acte, très signifiants.

L'intégralité des ballets passe facilement grâce à une sorte de « pas de côté » humoristique et de bon goût. Les patins deviennent patin à roulette et le ballet avec des costumes mêlant des éléments contemporains stimule l'esprit. Excellent travail du chorégraphe Pierluigi Vanelli.

Cette fresque historique, non sans grandiloquence, repose sur une histoire véridique de la Réforme et dit combien, en s'opposant aux injustices sans pondération, l'excès de recherche de justice crée le pire et se retourne contre les auteurs. Le rôle du peuple si cruel et manipulable est bien rendu. Il n'y a point de salut dans le fanatisme. Belle leçon intemporelle pour la mesure à garder toujours.

Obtenir un véritable succès public avec un decorum aussi complexe n'était pas affaire facile. Les forces capitoline reposant sur une distribution internationale de grandes voix, grâce au sur-titrage habile, et avec le meilleur orchestre de fosse possible, ressuscitent avec éclat, la splendeur du Grand Opéra à la française du XIXème siècle. [Encore à l'affiche du Capitole jusqu'au 2 juillet 2017.](#)

Compte-rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 13 juin 2017. Giacomo Meyerbeer (1791-1864) : Le Prophète, Opéra en cinq actes sur un livret d'Eugène Scribe créé le 16 avril 1849 au Théâtre de la Nation (Opéra de Paris, salle Le Pelletier). Nouvelle production. Stefano Vizioli, mise en scène. Alessandro Ciammarughi, décors et costumes. Guido Petzold, lumières. Pierluigi Vanelli, mouvements chorégraphiques. Avec : John Osborn, Jean de Leyde ; Kate Aldrich, Fidès ;

Sofia Fomina, Berthe ; Mikeldi Atxalandabaso, Jonas ; Thomas Dear, Mathisen ; Dimitry Ivashchenko, Zacharie ; Leonardo Estévez, Le Comte d'Oberthal. Orchestre national du Capitole ; Chœur et Maîtrise du Capitole ; Alfonso Caiani, direction ; Claus Peter Flor, direction musicale. Photos: © P.Nin

LIRE aussi [notre présentation du Prophète de Meyerbeer au Capitole de Toulouse](#)



Compte rendu concert. Toulouse, le 16 juin 2017. Brahms. Beethoven. A. Laloum / Maxim Emelyanychev, direction.



Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 16 juin 2017. Brahms. Beethoven. Adam Laloum, piano. Orchestre national du Capitole de Toulouse. Maxim Emelyanychev, direction. Voici un concert événement très réussi. Le Rotary

International avec tous les clubs de la région toulousaine soutiennent la recherche contre le cancer et concrétisent leurs actions avec une grande collecte (remise du chèque ce soir) et ce concert prestigieux. La municipalité de Toulouse, l'orchestre et le pianiste **Adam Laloum** ont offerts leur généreux concours. Le résultat est un concert dans lequel l'enthousiasme du public a été si grand qu'il a applaudi après chaque mouvement. Il faut dire que la fougue juvénile du jeune chef russe (29 ans) Maxim Emelyanychev, est un spectacle en lui-même très particulier, inhabituellement expressif.

Pour une grande cause, le

meilleur de la Musique

Le très imposant **deuxième Concerto pour piano de Brahms** a été interprété avec puissance et détermination par l'orchestre sous la direction enthousiaste du jeune maestro. Le pianiste **Adam Laloum** du même âge que le chef, 30 ans, a lui été sensible à cet enthousiasme mais a pondéré dès que possible cette exubérance orchestrale par des phrasés d'une grande délicatesse, et une écoute chambriste très fine. Il faut dire que ces moments ineffables de musique de chambre du Concerto, – inconnus lors de la création, sont à présent appréciés à leur juste valeur et aimés. Depuis le début avec le cor magique de Jacques Delplanque, à l'Andante du violoncelle envoûtant de Sarah Iancu dans le troisième mouvement, ce soir, ils ont été inoubliables. Cette énergie de jeunesse se voit encore d'avantage qu'elle ne s'entend dans la direction du chef russe. Adam Laloum a su affronter sans faillir et par cœur toutes les difficultés du très vaste Concerto. La diversité des nuances de son jeu restant, ainsi qu'une coloration de peintre, ses plus belles qualités. La maîtrise technique est impeccable, toujours mise au service de la plus belle musicalité. Jamais aucune dureté, il a toujours su garder une marge de nuances et de puissance ne faisant jamais sentir l'effort. Une absence d'ostentation, pourtant si chère à tant de pianistes virtuoses, caractérise le jeu d'Adam Laloum. Une ovation a été faite à ce pianiste toulousain très aimé sur ses terres.



En deuxième partie, **la Septième Symphonie de Beethoven**, si bien nommée « Apothéose de la danse » par Wagner, a permis à **Maxim Emelyanychev** (illustration ci dessus) de danser la direction la plus enthousiaste et motrice que j'ai vue dans une symphonie. Comme un épagneul ivre de liberté, il a su entraîner l'orchestre dans cette incroyable interprétation aux tempi vifs, aux rythmes aigus, au final pourtant très maîtrisée. Décidement, ce jeune prodige dirige aussi bien le répertoire baroque que les grandes œuvres romantiques. Mais toujours avec cette énergie de vie incomparable. Quel enthousiasme! La vie en sa beauté célébrée, ainsi pour lutter contre la mort : c'est limpide. Bravo à toutes ces énergies mises en commun avec brio pour un résultat éclatant de vivacité.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 16 juin 2017. Johannes Brahms (1833-1897): Concerto pour piano n°2 en si bémol majeur op.83. Ludwig van Beethoven (1770-1827): Symphonie n°7 en la majeur op.92. Adam Laloum, piano. Orchestre national du Capitole de Toulouse. Maxim Emelyanychev, direction.

Compte-rendu Opéra.
Toulouse. Capitole, le 30 mai
2017. Donizetti : Lucia di
Lammermoor. Nadine Koutcher,

Lucia. Maurizio Benini / N. Joël.



Compte-rendu Opéra. Toulouse. Capitole, le 30 mai 2017. Donizetti : Lucia di Lammermoor. Nadine Koutcher, Lucia. Maurizio Benini / N. Joël. Il est bien agréable de revoir au Capitole cette magnifique production qui date de l'ère Nicolas Joël. Sans tomber dans le mythe de l'Age d'Or, rappelons toutefois que cette production a été partagée avec le prestigieux Metropolitan Opera de New York saison 1998. Cela permet également de constater combien un travail

rigoureux, esthétisant à souhait et de grande qualité, ne perd rien avec les ans de sa grande beauté. Décors somptueux, costumes magnifiques, éclairages encore plus beaux que lors des premières représentations, toute la beauté des tableaux concoctés par Nicolas Joël, envoûte toujours autant. Le décorateur Ezio Frigerio, sans oublier les costumes de Franca Squarciapino et surtout les lumières si poétiques de Vinicio Cheli, participent à la fête des yeux.

INCROYABLE VITALITÉ D'UNE LUCIA CAPITOLINE

La direction d'acteurs est une épure qui permet aux chanteurs

virtuoses de toujours se trouver face au public ; elle favorise toujours la meilleure position pour que l'expression vocale donne toute sa plénitude à la musique de Donizetti.

Dans la fosse officie **Maurizio Benini**. L'illustre chef et l'Orchestre du Capitole se connaissent très bien. Disons tout de go combien la direction extrêmement dramatique trouve dans l'Orchestre du Capitole des interprètes à la mesure du projet. Il est rare de voir la partition de Donizetti être défendue avec autant de fougue, de passion, voire de violence.

Les nuances sont extrêmement creusées avec des fortissimi à un niveau rarement atteint dans une musique de pur bel canto. Les instrumentistes sont magnifiques avec l'envoûtante clarinette appariée à Lucia, ou la flûte dans la scène de la folie et une mention toute particulière pour la harpe.

Une telle direction compense largement la relative simplicité de la mise en scène du point de vue du jeu scénique des acteurs. Car le drame se développe avec une force rarement présente à ce point.



Il faut dire que la distribution est absolument époustouflante ; elle aurait pu également faire honneur à une maison comme le Metropolitan Opera. **Nadine Koutcher est une Lucia historique...** et je pèse mes mots. La voix est absolument somptueuse, nous l'avions beaucoup aimée dans la Comtesse des Noces de Figaro pour son moelleux, son pulpeux, la rondeur absolue de son timbre. Que dire aujourd'hui de plus ? Cette incarnation est absolument majeure tant vocalement que scéniquement. Sa Lucia est une femme d'un courage extraordinaire qui se bat contre un milieu d'une violence incroyable. La voix de Nadine Kouchner est à la fois volumineuse, admirablement projetée, capable de couleurs et de nuance des plus diverses. La beauté du timbre est incroyablement équilibrée du grave au suraigu, en passant par le médium et l'aigu, tout aussi élégants. Aucune force, tout en souplesse, le volume se déploie au long des phrases avec une mélancolie, une révolte ou un abandon absolument exquis. La voix est si large qu'elle fait penser à Joan Sutherland et si belle avec des harmoniques si riches qu'elle fait penser à Anna Netrebko. Un tel phénomène vocal, une telle classe, une si parfaite technique vocale, méritent vraiment toute notre admiration de lyricophile plutôt exigeant.

Le reste de la distribution évidemment paraîtrait secondaire à côté d'un tel phénomène qui suffirait à notre bonheur total. Ne négligeons pas son amoureux à la scène, **le ténor Sergey Romanovsky qui est un Edgardo aussi élégant scéniquement que vocalement.** La voix est magnifique, homogène sur toute la tessiture et la technique vocale est parfaite. Sa prestance et son jeu d'acteurs sont des plus convaincants. Le couple maudit est désarmant de sincérité.

En Enrico, Vitaly Billyy est fidèle à lui-même. Il fait tonner son instrument puissant et joue sans subtilité. Grande voix qui chante tout de la même manière que ce soit Verdi,

Donizetti et probablement Puccini...

Les petits rôles sont à la hauteur de ces monstres vocaux ce qui n'est pas peu dire. Le chœur du Capitole est admirable de présence vocale, même avec un jeu de scène très réduit, la splendeur sonore est son maître mot ce soir.

Au final nous avons vécu une soirée d'opéra extrêmement réjouissante avec une plénitude sonore et dramatique rarement atteinte dans le chef-d'œuvre de Donizetti.

La scène de folie de Lucia avec la flûte magique de Sandrine Tilly a été le point d'orgue d'une soirée absolument magnifique.

Il est donc possible de réunir une distribution éblouissante afin de contenter le public toujours exigeant du Capitole. Il est probable que les reprises de magnifiques productions de Nicolas Joël, l'an prochain, si les distributions sont aussi belles, seront encensées de la même manière par le public toulousain. Il a fait une véritable ovation aux artistes : encore un grand soir au Capitole !

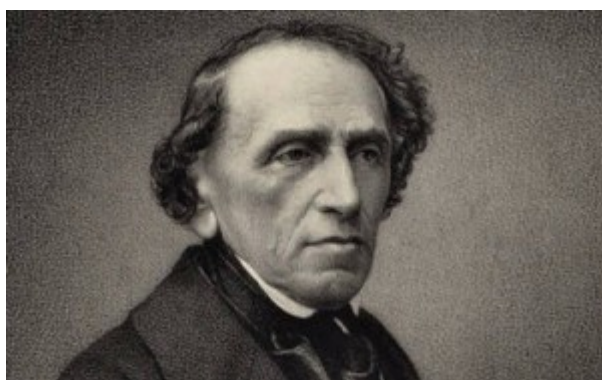
Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 30 mai 2017. Gaetano Donizetti (1797-1848) : Lucia di Lammermoor, Opéra en trois actes sur un livret de Salvatore Cammarano d'après La Fiancée du Lammermoor de Sir Walter Scott créé le 26 septembre 1835 au Teatro San Carlo de Naples. Production du Théâtre du Capitole (1998). En collaboration avec le Metropolitan Opera de New York. Nicolas Joël, mise en scène. Stéphane Roche, réalisation de la mise en scène ; Ezio Frigerio, décors. Franca Squarciapino, costumes. Vinicio Cheli

lumières. Avec : Nadine Koutcher, Lucia ; Sergey Romanovsky, Edgardo ; Vitaliy Bilyy, Enrico ; Maxim Kuzmin-Karavaev, Raimundo ; Florin Guzgă, Arturo ; Marion Lebègue, Alisa ; Luca Lombardo, Normanno. Orchestre National du Capitole. Chœur du Capitole, Alfonso Caiani direction. Maurizio Benini, direction musicale.

A VENIR; prochaine production lyrique au Capitole :

**TOULOUSE, Capitole. MEYERBEER :
Le Prophète. 23 juin / 2 juillet**

2017. Nouvelle production. Au sommet de son écriture et de sa gloire, Meyerbeer conçoit Le Prophète créé en 1849. 7 ans auparavant, le compositeur juif est devenu directeur musical



général de la ville de Berlin (à la succession de Spontini), sur décision de Frédéric-Guillaume IV, couronné depuis 1840 et grand mélomane. C'est aussi un amateur d'opéra qui a très vite décelé chez Giacomo Meyerbeer un sens inné, voire magistral du spectacle total, bientôt perfectionné par Wagner à la fin du siècle. C'est que Meyerbeer pense en terme autant visuel que musical et dramatique. [LIRE NOTRE PRESENTATION](#)

Compte-rendu Concert. Toulouse, le 4 juin 2017. Bach : Passion selon Saint Matthieu. Ensemble Baroque de Toulouse. Divers Chœurs... Michel Brun, direction.

Compte-rendu Concert.
Toulouse, le 4 juin 2017.
Bach : Passion selon Saint
Matthieu. Ensemble Baroque
de Toulouse. Divers Chœurs...
Michel Brun,
direction. « Passe ton Bach
d'Abord », sorte de folie
toulousaine baroque
toujours, consacrée à Jean-



Sébastien Bach sur un week-end de juin, a fêté ses dix ans. Michel Brun, son fondateur, a su marquer d'un lustre particulier cet anniversaire en offrant un majestueux concert à la Halle-aux-Grains avec une Passion selon Saint-Matthieu qui restera dans toutes les mémoires et fera date. Les idées simples ne sont pas les plus partagées et plus d'un s'est demandé pourquoi personne n'avait pensé plus tôt à sous-titrer les mots si théâtraux de Picander, de son vrai nom Christian Friedrich Henrici, mis en musique par un Bach au sommet de son inspiration.

Une Passion de chair, d'âme et de larmes

En temps réel, le choc issu de la lecture des mots de la magnifique traduction de Gilles Cantagrel, est ineffable. Le drame humain du « Fils de l'homme », prend une dimension personnelle pour chaque auditeur et les larmes ont embués bien des yeux tout du long du concert. Il fallait le sens instinctif de la rhétorique, la générosité, la rigueur de **Michel Brun** pour galvaniser ainsi cette masse d'artistes, chanteurs, choristes et musiciens. Car si certains osent encore le un par voix, la majesté et la théâtralité spatiale de cette Grande Passion ne s'expriment que dans un effectif généreux, comme cela. C'est donc la générosité qui a envahi la Halle-aux-Grains et a ému aux larmes le public.

Deux orchestres dirigés chacun par un violoniste qui a ébloui tout particulièrement dans son air accompagné. Orchestre Un avec la délicieuse **Marie Rouquié** dont les volutes dans l'air, a été un véritable ensorcellement. Tandis que **Gabriel Grosbard** dirigeant l'orchestre avec une mâle virtuosité, a entraîné la basse avec une fougue irrésistible dans son air « *Gebt mir meinen Jesum wieder* ».

Tous les instrumentistes ont été magnifiquement concernés par la rhétorique si vive, demandée par Michel Brun, leur virtuosité au service de l'émotion comme rarement. L'écoute attentive, les signes de complicité ont été un spectacle charmant tout du long de cette Passion. Il faudrait les citer tous...

Dès le chœur d'entrée, la spatialisation subtile de Bach a fonctionné pour saisir le public et tout s'est enchaîné ensuite en un extraordinaire voyage. Le chœur d'enfants installé au fond, chaque chœur de part et d'autres des deux orchestres et c'est ainsi que le son a gagné toute la Halle-aux-Grains sans difficultés. La beauté des chœurs, leur implication totale et leur ductilité méritent de prendre le

temps de détailler leurs fonctionnements. S'agissant de trois chœurs amateurs, il convient de rendre hommage aux chefs de chœur qui font un travail si enthousiasmant. **Le Chœur Baroque de Toulouse** est dirigé par Michel Brun, assisté avec passion par Clotilde Daubert. Un résultat vocalement si subtilement nuancé repose sur un travail de fond impeccable, patient, régulier. Les deux autres chœurs : **Les Conférences Vocales et La Lauzetta** sont dirigés de main de maître par Laëtitia Toulouse. Cette jeune chef de chœur a un talent rare pour obtenir dans l'enthousiasme un résultat digne des professionnels. Les chanteurs adultes des **Conférences Vocales**, habitués au répertoire A Capella, ont été le Chœur Deux. Ils ont tout particulièrement été admirables de présence exacte. Sachant être second dans les interventions courtes mais s'équilibrant parfaitement avec le Chœur Un, et ce malgré leur plus petit nombre. La Lauzetta est un Chœur d'enfants auquel il n'est pas demandé de savoir lire la musique. Les voir ainsi dans des habits blancs divers, sans partitions, détendus et concentrés est une expérience réjouissante. Beauté des timbres, engagement total, plaisir à chanter : voici un exemple admirable. A nouveau, il s'agit du travail de **Laëtitia Toulouse** mais également celui d'Anne-Claude Gérard, son assistante, elle qui sait si bien transmettre à chacun la joie de chanter.



Une passion repose également sur un soliste hors normes qui peut se charger du rôle écrasant de l'Évangéliste. Ce commentateur doit avec facilité affronter des récitatifs variés, tendus, vivants, chargés d'interventions comme de sentiments contrastés. Le ténor Suisse **Raphael Höhn** est tout simplement parfait. Il est engagé et porte à bout de voix, toute la dramaturgie de l'œuvre. Il sait enlaidir son timbre sous la colère, mais la noblesse de ton du chanteur est un atout majeur. L'alto **Caroline Champy-Tursun** aura la palme de l'émotion. Avec un engagement total et des gestes d'une théâtralité pondérée: elle touche au cœur le public et tout particulièrement dans le si sensuel air des larmes. Son timbre est prenant et sa diction est merveilleuse. En Jésus, le baryton **Philippe Estèphe** fait de sa jeunesse et une certaine fragilité, des atouts de poids. Ce Jésus est vraiment le « Fils de l'homme » dans une vulnérabilité totale qui est nôtre. **Matthieu Toulouse** d'une voix de basse bien timbrée sait incarner une pléthore de personnages avec chaque fois un engagement mémorable : Pierre, Judas, le Grand Prêtre, Pilate et, dans son bel air, il a toute l'élégance requise. La jeune

soprano, **Clémence Garcia**, un peu impressionnée au début, se détend au fur et à mesure. La fraîcheur du timbre fait merveille. Seule le deuxième ténor **Guillaume François** est en deça, par la modestie du timbre et des moyens vocaux moins étendus.

Un seul regret : que Bach n'ait pas écrit d'avantage pour le Chœur d'Enfants, absent de la deuxième partie.

Je dois reconnaître que jamais je n'avais entendu une Passion si émouvante. Michel Brun a su mobiliser avec une totale abnégation tout son monde... une équipe soudée et d'une rare cohésion collective, qui a comme le public fait un voyage inoubliable dans la fabuleuse rhétorique et la beauté de Bach. Les sous-titres ont été impeccablement réalisés. Voilà ce qui sera une exigence du public à l'avenir tant cela permet un gain d'émotion incroyable par le sens gagné à chaque instant. Le public a ovationné tous les artistes debout. Michel Brun n'a pas manqué de lever la partition pour dire son amour pour la musique du Cantor et lui en attribuer tout le succès. Ainsi Bach est magnifié par la passion folle de Michel Brun ... lequel a passé très brillamment son Bach avec éclat.

Compte-rendu Concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 4 juin 2017. Johann-Sebastian Bach (1685-1750) : Passion selon Saint Matthieu, BWV 244. Raphael Höhn, ténor, l'Evangéliste ; Philippe Estèphe, Baryton , Jésus ; Clémence Garcia, soprano ; Caroline Champy-Tursun, alto ; Matthieu Toulouse, basse ; Guillaume François, ténor. Ensemble Baroque de Toulouse ; Chœur Baroque de Toulouse ; Chœur Conférences Vocales, chef de chœur, Laëtitia Toulouse ; Chœur d'enfants la Lauzetta, chef

de chœur, Laëtitia Toulouse, assistée d'Anne-Claude Gérard.
Direction, Michel Brun.

Compte-rendu Concert. Toulouse. Le 19 mai 2017. Nielsen. Ravel. Strauss... Marianne Crebassa, Tugan Sokhiev.

Compte-rendu Concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 19 mai 2017. Nielsen. Ravel. Strauss. Stravinski. Marianne Crebassa, mezzo-soprano. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction. Il est des concerts dont l'intelligence arrive à enrichir le débat sociétal de manière imprévue. Ainsi rappeler combien l'Orient n'est pas obligatoirement source de dangers mais a été et reste pour beaucoup une source d'inspiration et de poésie de la vie est important à ne pas perdre de vue. Comment vivre sans un ailleurs inconnu, souhaité et rêvé ? L'Orient, du sud de la Russie à la Chine en passant par l'Iran, l'Arabie, la Perse, la Turquie, bordés de rivages incertains, autant d'escales qui sont cet Orient des poètes et des musiciens.

Orient de rêve sur des sommets de poésie



Ce programme admirablement construit nous promène à travers le XXIème siècle naissant avec quatre compositeurs européens à qui l'Asie au sens large a offert une belle inspiration. **La Suite pour orchestre de Nielsen**, prévue pour accompagner une pièce de théâtre sur Aladin rend compte que la fascination du musicien Danois pour la puissance des couleurs orientales. Dès

l'introduction, le large phrasé et la pulsation pondérée, mais implacable, donnent une grandeur quasi Hollywoodienne à cette partition variée. Puis du hautbois chanteur, aux cordes suaves, et aux percussions savantes, tout est évocation d'un monde qui stimule tous les sens. Belles variations autour de ce thème de l'Orient pour Nielsen qui termine avec un grandiose tableau de plein air festif. Tugan Sokhiev saisit la partition à bras le corps et en en dépassant les faiblesses, nous fait apprécier cette partition festive. L'orchestre du Capitole suit comme un seul homme avec une virtuosité de braise.

Avec Asie sur des poèmes de Tristan Klingsor, Maurice Ravel utilise une autre gamme musicale, entièrement tournée vers la subtilité des nuances, des couleurs et une orchestration remplie d'une incroyable suavité. Le dialogue avec la voix féminine est d'une grande subtilité.



En octobre 2014, **Marianne Crebassa** avait déjà interprété ici ces trois superbes mélodies de Ravel. Nous avons déjà apprécié le timbre et la diction. Ce soir Marianne Crebassa gagne un niveau supérieur d'émotion et de précision sur le plan de la diction, semblant vivre chaque instant des trois contes. La voix est plus vaste et donc peut mieux évoquer la cruauté de certaines images. Quel timbre envoûtant ! Quelle lisibilité de chaque mot ! Tugan Sokhiev est attentif à la moindre nuance, il accompagne le souffle de la chanteuse avec amour. Les soli issus de l'orchestre sont tous magiques.

Dans la Danse des sept voiles extraite de la sulfureuse partition de Richard Strauss (Salomé), c'est la direction sensuelle de Tugan Sokhiev qui envoûte orchestre et public. Le chef si à l'aise dans la musique de ballet et l'opéra fait

monter tension et sensualité de manière irrésistible. Le public exulte. Quand lui confiera t-on une production de Salomé ?

La suite de 1919 de l'Oiseau de Feu de Stravinski est un grand moment de l'orchestre du Capitole sous la baguette de son chef. L'enregistrement de 2011 est là pour que chacun puisse le déguster mais il faut reconnaître que Tugan Sokhiev, que nous n'avions plus vu depuis son succès total dans la Jeanne d'Arc de Tchaïkovski et les forces moscovites, a semble-t-il gagné un pallier. La puissance et l'énergie de sa direction sont incroyables, poussant chaque instrumentiste à se dépasser. Et sa gestuelle si belle ne perd rien de sa grâce.

Pour terminer dans l'harmonie ce concert d'exception, Tugan Sokhiev et son orchestre nous offrent le Jardin merveilleux, final sublime de Ma Mère l'oie de Maurice Ravel. L'osmose entre Tugan Sokhiev, son orchestre et ce programme si sensuel est un grand moment que le public toulousain fête comme il se doit, conscient de sa chance. Rendons grâce à la clairvoyance qui a fait confiance à un jeune chef de moins de 30 ans. En dix ans, il a engagé un orchestre déjà excellent sur des sommets himalayens.

Compte-rendu Concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 19 mai 2017. Carl Nielsen (1865-1931) : Aladin, suite pour orchestre. Maurice Ravel (1875-1937) : Shéhérazade sur des poèmes de Tristan Klingsor. Richard Strauss (1864-1949) : Salomé, danse des sept voiles. Igor Stravinski (1882-1971) : L'oiseau de feu, suite pour orchestre, version de 1919. Marianne Crebassa, mezzo-soprano. Orchestre National du Capitole de Toulouse.

Tugan Sokhiev, direction. Illustration : Marianna Crevassa et l'Ocre nat du Capitole de Toulouse ©Patrice Nin

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 15 mai 2017. Bach, Schumann, Villa-Lobos, Chopin. Nelson Freire, piano

Compte-rendu, concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 15 mai 2017. Bach, Schumann, Villa-Lobos, Chopin. Nelson Freire, piano. Quelle chance : en un mois pouvoir entendre, et voir, Martha Argerich et Stefen Kovacevich en duo de rêve puis un concert de l'ami le plus proche de Martha, son quasi jumeau : Nelson Freire, grâce aux Grands-Interprètes. Dans une maturité jupitérienne et fraternelle, Nelson Freire prend possession de son piano avec calme et détermination. Il chante quatre adaptations pour le piano de musiques de Jean-Sébastien Bach. Simplicité, clarté des ligne superposées, élégance des phrasés et délicatesse du toucher. Cet art là est enchanteur. Un baume pour les oreilles, le cœur et l'âme.

Un musicien suprême

Puis avec une détermination de chaque instant, l'interprète rend à la Fantaisie en ut majeur de Schumann, toute la beauté pure des formes, des phrases et des mélodies. Point de spectre de folie mais au contraire une



invincible certitude de nous confier la plus belle musique qui soit. Schumann retrouve sa grandeur de sublime musicien qui offre à l'instrument confident, tout l'amour de son cœur pour Clara. Jamais la beauté formelle de cette pièce ne m'avait autant frappée. Le génie de Nelson Freire est celui d'un musicien qui fait de son piano ce qu'il veut.

Pour les pièces de Villa-Lobos, il utilise la même transcendance. Le piano lui appartient et lui permet, sans la moindre caractérisation folklorique surajoutée, de révéler l'élégance et la noblesse de ce compositeur en ces courtes pièces.

C'est en forme d'apothéose que le pianiste brésilien termine son récital. La troisième Sonate de Chopin est elle aussi portée à un sommet de beauté. La classe, la tenue de ce Chopin est précieuse. Depuis ces premiers récitals, chacun sait combien Chopin et Freire sont proches. Avec le temps, la facilité du jeu est simple majesté. La parfaite construction de la sonate permet un déploiement harmonieux de ces vastes proportions sous des doigts si félins. Jamais de dureté même dans les forte tonitruants, une rapidité de fusée dans le scherzo, mais surtout le moelleux du largo est tout à fait voluptueux. Le final lui est absolument grandiose mais reste élégant avec ce prince du piano au souffle généreux. Un grand moment de musique !

Avec bienveillance et grâce Nelson Freire offre en bis à son public conquis deux admirables Intermezzi de Brahms auquel personne ne peut résister tant ils sont l'expression de la

bonté même.

Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-grains, le 15 mai 2017. Johann Sebastian Bach(1685-1750)/Alexander Siloti : Prélude en sol mineur pour orgue, BWV 535 ; J. S. Bach/Ferruccio Busoni : Ich ruf zu Dir, Herr Jesu Christ, BWV 639 ; Komm, Gott Schöpfer, heiliger Geist, BWV 667 ; J. S. Bach / Myra Hess : « Jésus que ma joie demeure » ; Robert Schumann(1810-1856) : Fantaisie en ut majeur, opus 17 ; Heitor Villa-Lobos (1887-1957) : Bachianas Brasileiras n° 4, Prelúdio ; 3 pièces de A Prole do Bebê : Branquinha, Pobrezinha, Moreninha ; Frédéric Chopin (1810-1849) : Sonate n°3 en si mineur, opus 58 ; Nelson Freire, piano.